Le moment "traverse"

Autor(en): **Sardet, Frédéric**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **21 (2014)**

Heft 1: **Entzogene Freiheit : Freiheitsstrafe und Freiheitsentzug = Le retrait de la liberté : peine privative de liberté et privation de liberté**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-650729

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le moment «traverse»

Frédéric Sardet

J'aime la notion de «moment», qui introduit aussi bien à la mécanique qu'à des considérations sur le temps. La création de la revue *traverse,* en 1994, a été pour moi un «moment» dans le sens où elle devait être une force capable de faire pivoter (en aucun cas de révolutionner) le dispositif de communication des recherches historiques en Suisse et – à titre plus personnel – parce que la participation au comité de rédaction constitua une dimension importante de ma vie professionnelle jusqu'en 2005. De manière plus fondamentale, je rappellerai ici les conditions qui ont présidé à la mise en place du premier comité de rédaction, telles que je les ai gardées en mémoire et telles que mes archives personnelles me permettent de les restituer.

Je ne sais si *traverse* a répondu aux objectifs imaginés lors de sa création. La pérennité de la revue, sa capacité à éditer régulièrement les numéros, constituent une réponse a priori rassurante: *traverse,* section de la Société suisse d'histoire depuis 2004 – ce qui lui a permis d'être subventionnée par l'Académie suisse des sciences humaines – figure dans la liste de l'agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES),[1] est présente dans les débats sur l'édition scientifique et participe de manière indirecte à la vie de la Revue suisse d'histoire (RSH).[2] Est-ce le signe de sa réussite? Le modèle éditorial tel qu'il a été pensé au début des années 1990 a-t-il évolué? Faut-il remettre en cause ce modèle au moment où l'édition des revues scientifiques prend le chemin du tout numérique et de l'*open access* et qu'une plate-forme nationale – infoclio.ch[3] – a été mise en place?

Quelques postulats

Il y a 20 ans, à l'heure des disquettes et des fax, voire des lettres manuscrites, certains ont réduit *traverse* à une opération pensée contre la RSH et l'*establishment* universitaire. Même imaginée dans les esprits, de nombreux faits contredisent cette lecture. «Chassant sur les terres de la RSH» selon les termes de François

Vallotton,[4] *traverse* sort de presse alors que la réforme de la RSH – qui épouse les partis pris de celles et ceux qui ont initié le projet avec Chronos dès 1989 – est déjà connue depuis une année. Simple convergence liée à l'air du temps? Le point n'a jamais été élucidé et n'a finalement pas été sujet de débat au sein même de *traverse* dont les membres ne rechigneront pas à apporter leurs contributions à la RSH: neuf des membres du comité fondateur de *traverse* ont fourni articles ou comptes rendus à celle-ci. Réciproquement, Georg Kreis et Bertrand Müller ont proposé articles ou comptes rendus à *traverse*. Comme souvent, les deux revues ont finalement accueilli les mêmes auteurs en fonction de leurs objectifs et ont su travailler ponctuellement ensemble sans nourrir d'antiques querelles. Anecdotique peut-être, Irène Herrmann remplace Bertrand Müller comme rédactrice de la RSH dès 2005 après avoir travaillé au sein du comité de *traverse*.

Demeure le fait important à retenir: à sa création, *traverse* représentait un modèle organisationnel et économique inédit en Suisse pour promouvoir la recherche historique à l'échelle nationale. Originalité du financement assumé par un éditeur privé, indépendant d'une société savante et originalité du mode de gestion éditoriale. La rédaction se veut collégiale, multilingue, caractérisée par un besoin d'indépendance – au moins en ses débuts – et de liberté (y compris à l'égard de l'éditeur), structurée mais non hiérarchisée, dotée d'une volonté forte d'accueillir les chercheurs sans statut académique pérennisé (assimilés souvent aux jeunes chercheurs) tant dans les pages de la revue que dans le comité en charge de celle-ci. La revue est donc née de la volonté de construire, au sein d'un collectif large et par-delà les clivages linguistiques, un objet de diffusion et de débat des connaissances historiques, souvent liées alors à des recherches solitaires sinon clairement individualistes. C'est sans doute le plus bel objectif que la revue a été capable de matérialiser, non seulement à travers les auteurs de contributions des dossiers ou des rubriques mais par l'important contingent, toujours renouvelé, de lecteurs critiques qui ont proposé des comptes rendus.

Cette originalité est connexe d'une autre réalité: *traverse* n'a pas été pensée comme un projet scientifique fondé sur un paradigme unificateur encore moins comme l'expression d'une chapelle idéologique ou d'un groupement d'intérêts. Ceux qui ont créé *traverse* ne pouvaient imaginer tirer un profit direct de leur investissement dans la revue pour asseoir leur position académique. Ils ont agi par teams successifs, selon des problématiques scientifiques qu'ils se sentaient capables d'appréhender en s'associant à d'autres chercheurs, extérieurs à la rédaction. Dès la mise en place de la rédaction, ils ont cherché à construire un projet éditorial scientifiquement solide en initiant des dossiers destinés à combler les lacunes de l'historiographie qu'ils ont identifiées et hiérarchisées.

Chronique des premiers temps

Au printemps 1994, la revue éditée par Chronos Verlag, que dirige Hans-Rudolf Wiedmer, sort de presse. L'arrivée du premier numéro est toutefois le fruit d'une histoire initiée à la fin des années 1980, à laquelle les Romands n'ont pas participé. Selon Beatrice Schumacher, co-fondatrice de la revue, les bouleversements politiques mondiaux de 1989 concomitants des «fêtes de diamant» qui marquaient les 50 ans de la mobilisation en Suisse, incitent un petit groupe d'historiens à imaginer une revue qui pourrait offrir une lecture critique et renouvelée du passé en partenariat avec la jeune maison d'édition zurichoise (Chronos Verlag est fondée en 1985).

«Es war ein Moment, in dem es wichtig schien zu zeigen, dass in der Schweiz auch in anderer Art über Geschichte nachgedacht, geforscht und geschrieben wird. Das politisch engagierte Blatt für einen breiteren Leserkreis ist indessen nur in den Köpfen, nie aber auf Papier erschienen. Es durchlief zahlreiche Mutationen und wurde schliesslich zum Projekt «Neue historische Zeitschrift», die sich als «Plattform für kritische Geschichtsforschung» verstand. Die mittlerweile über Zürich hinaus gewachsene Redaktionsgruppe feilte weiter am Konzept eines wissenschaftlich orientierten Periodikums, das zwar auch einen zu wenig abgedeckten historischen Informationsbedarf einer interessierten Öffentlichkeit bedienen, gleichzeitig aber auch «Publikationsmöglichkeiten für jüngere Autorinnen und Autoren, die neuere Ansätze vertreten», bieten wollte. So stand es in der 1993 erschienenen Nullnummer des damals noch ‹travers› genannten Heftes.»[5]

Le projet de *Neue historische Zeitschrift* est effectivement porté par au moins cinq historiennes et historiens dont certains se sont impliqués durablement pour aboutir à la naissance de *traverse*. Il faut les citer: Simone Chiquet, Albert Schnyder (deux acteurs clés durant les huit premières années de *traverse*) accompagnés de Martin Leuenberger (co-éditeur du numéro 1), Gaby Sutter (co-éditrice du numéro 2) et Hans von Rütte.

A l'automne 1991, ils imaginent avec Hans-Rudolf Wiedmer une première structure organisationnelle fondée sur une stricte répartition des rôles entre rédaction et éditeur. L'autonomie de la rédaction y est affirmée avec des règles internes précises pour l'adoption de résolutions touchant le devenir de la revue. L'éditeur s'engage de son côté pour quatre numéros dont il assume l'intégralité des risques financiers. Le projet permet également à la rédaction d'imaginer poursuivre son aventure éditoriale – avec ou sans un autre éditeur – contre remboursement à Chronos des déficits cumulés. Ce projet mérite d'être évoqué car l'affirmation d'une démarcation forte entre l'éditeur producteur et les rédacteurs réalisateurs, n'a cessé de caractériser la nature des liens entre les deux parties tout au long de la première décennie d'existence de la revue.

Entre 1991 et juillet 1993, le groupe alémanique se recompose et s'étoffe: dix personnes figurent alors sur la liste de «travers» dont six vont poursuivre l'aventure de *traverse*. Durant cette période, les problématiques des quatre premiers numéros sont formalisées et les auteurs connus. Un numéro zéro est imprimé.

Le 7 juillet 1993, à l'invitation du groupe alémanique, des historiennes et historiens romands dont le destin académique est alors généralement incertain voire «derrière eux», se réunissent à l'université de Lausanne pour discuter du projet et de la collaboration à construire. Les conditions qui ont présidé à la constitution du groupe romand m'échappent mais le projet est accueilli favorablement par des chercheurs qui se connaissent généralement bien et qui ont déjà œuvré collectivement au sein d'associations regroupant des historiens universitaires dans un cadre extérieur à l'alma mater: je pense à l'Association pour l'étude de l'histoire régionale créée à Genève en 1985 (AEHR) ou l'éphémère branche suisse de l'association française Histoire au présent, éditrice de la revue *Sources,* active à Genève entre 1989 et 1992.

Décision est donc prise de rassembler Alémaniques et Romands durant un week-end: c'est chose faite les 9–10 octobre 1993 à l'occasion d'un «séminaire» à Bullet durant lequel les représentants du groupe alémanique disent vouloir «discuter quelques-unes des questions plus fondamentales mais jamais vraiment débattues». Le programme du week-end doit permettre de fonder un projet commun et clarifier le «pourquoi» d'une telle entreprise. Il s'agit enfin de préciser le modèle organisationnel de la rédaction tout en portant un regard critique sur les quatre premiers numéros en gestation. La lecture de l'ordre du jour de ce séminaire montre l'absence de projet épistémologique sur lequel fonder en un temps record, un concept éditorial: «[L]a discussion ne devrait pas nécessairement aboutir à un consensus, mais servir à exposer les positions éventuellement (probablement) divergentes.» Ce pragmatisme affiché, les questions «très ‹terre à terre› pouvant orienter la discussion» que le groupe alémanique propose aux Romands, permet, sans aucun doute, de ne pas briser la dynamique naissante en dépit de tensions palpables lors de la rencontre comme le suggère le procès-verbal qui suit: «die Diskussion, zeigte die Heterogenität der Anliegen, aber auch Gemeinsamkeiten».

La discussion fait effectivement émerger, face à l'absence de culture du débat en Suisse, face à l'individualisme des chercheurs, le besoin d'un lieu d'échange permettant de présenter les recherches mais favorisant surtout des travaux comblant les lacunes de l'historiographie («Es bestehen Interessen, einen Publikationsort für eigene Forschungsarbeiten und Interessen zu schaffen und tendenziell Themen zu wählen, die bislang Forschungslücken darstellen»). Contre les idéologies, les avis convergent pour encourager une approche critique («Sie sollte sich nicht an einem ideologischem Raster orientieren, sondern vielmehr

Normen, die durch ein bestimmtes Umfeld gegeben sind, hinterfragen. Vor allem sollten die akademischen Zwänge gesprengt werden»).

De manière lucide, les présents admettent que les conditions financières, le temps disponible de chacun dans une entreprise non rémunérée ne permettent pas de répondre aux exigences d'une revue dont le public ne serait pas lié à la recherche scientifique ou qui ne serait pas familier des approches universitaires. Les moyens financiers consentis par Chronos aussi louables et respectables fussent-ils, ne sauraient fonder un projet de magazine historique grand public. Outre les exigences rédactionnelles que cela supposerait, l'absence de ressources iconographiques ainsi que le format retenu pour la revue ne laissent guère d'alternatives. La simple présence d'un dossier iconographique publié en niveaux de gris ternes, dans une revue de format A5, ne saurait répondre aux caractéristiques formelles d'un objet non académique. A Bullet, le groupe placé devant un numéro zéro graphiquement insipide, note: «Die neue Redaktionsgruppe beurteilt die Erscheinung als eher zu brav und konservativ.»

Dans ce contexte, la structure du projet est définie: un comité de rédaction est constitué pour éditer trois numéros par année (février, juin, octobre). Si certains décident de se retirer à l'issue du «séminaire», dix personnes dont cinq représentants de la Romandie constituent le noyau de départ. L'objectif est fixé de passer rapidement à douze membres en visant à équilibrer les représentations régionales, notamment en prospectant du côté de Fribourg, Neuchâtel et Berne.

Le comité prévoit de se réunir cinq à six fois par an et se donne pour charge de discuter collectivement les thèmes constitutifs du dossier de chaque numéro. «Il délègue ensuite la réalisation de cette partie à deux ou trois membres qui s'adjoindront s'ils le souhaitent des collaborateurs extérieurs spécialistes du thème retenu.» Albert Schnyder, fort de son bilinguisme, accepte d'être le secrétaire de la rédaction. Simone Chiquet est déléguée pour faire le lien avec l'éditeur avec qui elle a travaillé dès l'origine du projet. L'organisation éditoriale de la revue est également validée: le dossier thématique sera complété par les rubriques «Essai/Portrait», «Débat», «Document», «Agenda» et «Comptes rendus» (thématiques et généraux).

La nature bilingue de la revue est admise mais la traduction des résumés est clairement stipulée comme une exigence que l'éditeur, dès la première rencontre avec la rédaction, se dit incapable d'assumer financièrement. Le comité inscrit donc ce nouvel objectif dans son cahier des charges. Enfin, la question est posée de se doter d'un comité scientifique composé d'historiens chevronnés supposés «garants de la revue auprès du public». En accord avec l'éditeur, ce comité de parrainage est également rapidement constitué au gré des réseaux de chacun.

En dépit de frustrations largement anticipées, les historiennes et historiens qui se lancent dans l'aventure le font parce qu'ils partagent la conviction qu'agir vaut mieux que s'abstenir. Avant l'ère des «réseaux sociaux», j'y vois le résultat du

besoin de créer un lieu d'expression par goût du collectif dans une configuration nouvelle, réunissant les deux grands espaces linguistiques du pays, au profit de ce qui pourrait être «une certaine idée» de la recherche. Ce terme flou, à dessein, renvoie à la manière dont le groupe s'est constitué. Un flou que symbolise la rédaction de l'éditorial du premier numéro, dont la version française ne trouve pas l'agrément des Alémaniques en dépit de multiples corrections et débouche sur l'édition de deux textes aux tonalités différentes selon la langue. Ce «couac» formel n'est même pas source de blocages ou rancunes interpersonnelles. Sans échappatoire, la rédaction nouvelle se doit de «nourrir la bête» et tenir son planning. Commercialement, l'objectif est d'atteindre rapidement 400 abonnements. En 1998, la revue compte 406 abonnés dont 51 en Romandie.

Entre 1994 et 1996, la rédaction travaille à la constitution d'une association pour se doter d'un statut juridique qui protège individuellement les membres du comité, et permette de créer une personne morale interlocutrice de la maison d'édition, ce qui n'enchante guère l'éditeur. Il faut attendre juin 2005, pour qu'une convention soit signée entre Chronos et la rédaction en vue d'une répartition forfaitaire de la subvention obtenue de l'Académie suisse des sciences humaines.[6] Cette subvention liée à la reconnaissance de *traverse* comme section de la Société suisse d'histoire marque sans doute une évolution majeure dans l'histoire de la revue. Cette démarche longtemps repoussée par la rédaction au nom de son indépendance, a été la seule solution pour contrer une santé financière demeurée très précaire.

«traverse», un moment à dépasser?

En 2013, en première analyse, par delà la nouvelle ligne graphique de 2007, la revue montre une grande stabilité structurelle. Les concepts fondateurs (dossier thématique, rubriques) sont toujours à l'œuvre alors qu'ils ne sont plus que deux dans la rédaction à avoir vécu la naissance du projet (Mario König et Hans-Ueli Schiedt).

Par delà la robustesse – positive ou non – du modèle, la force du projet se mesure à la vitalité d'un objectif ancien toujours difficile à concrétiser. Entre 2010 et 2013, la revue a publié quatre dossiers faisant le point sur plusieurs champs de l'historiographie suisse (histoire économique, sociale, culturelle et politique). Ce pari tenu a été lancé dès 2007. Il témoigne de la capacité de la rédaction à mobiliser les énergies dans la durée, pour offrir un état des lieux de la recherche, modestement publié sous le terme d'esquisse historiographique. Cette démarche est signe de la maturité et du dynamisme du comité qui réussit à se projeter dans un futur éditorial construit plutôt que de subir une course

à la réalisation des numéros. Ce point est fondamental dans l'histoire de *traverse*. Dès le séminaire de Bullet, les débats au sein de la rédaction portent sur la planification des dossiers, car le caractère trop «individuel» des choix peut déboucher sur des bricolages de dernière minute alors que chacun s'accorde sur le fait que le comité de rédaction doit «réfléchir collectivement aux problèmes de l'historiographie suisse» – comme le demande Sébastien Guex dans une lettre au comité de janvier 1995 – au risque de «sombrer dans une sorte de routine qui se révélera rapidement néfaste», la revue voyant son rôle limité à celui de «caisse enregistreuse des propositions». De ces constats sont nées des séances annuelles de réflexion dès 1995 pour établir une liste ouverte des champs négligés afin de stimuler les recherches et programmer à échéance régulière des numéros relevant de ces problématiques. Mais ce type de démarche prend du temps et reste difficilement concevable pour tous les numéros. Ainsi, des nombreuses lacunes de l'historiographie recensées par la rédaction à l'automne 1995, naissent deux livraisons de 1998: *Geschlecht: männlich / Genre: masculin* et *La sociabilité sportive / Sportgeselligkeit*. Pas si mal.

Cette exigence fondatrice, qui donne réellement sens à l'entreprise éditoriale, demeurera sans doute encore longtemps comme un moteur caractérisant l'apport intellectuel de la revue. Il reste à savoir si la forme prônée en 1994 est toujours optimale. Dans les années 1990, les fondateurs de *traverse* souhaitaient à travers le périodique papier, élargir l'espace de partage des connaissances dans un monde ancien où le nombre d'étudiants en Sciences humaines et sociales (SHS) n'avait pas encore explosé. Ce monde, sans culture numérique, était encore régi par la lenteur (édition tardive de colloques par exemple) et la faible mise en réseau de centres de recherche inégalement dotés. Aujourd'hui, le modèle réticulaire spécifique aux technologies numériques de l'information pose un problème général de gouvernance de la transmission des connaissances. Pour une revue comme *traverse,* avec le déploiement d'Infoclio notamment, la reconfiguration des rubriques semble inévitable tandis que la clôture des dossiers thématiques au «numéro» me semble devoir être discutée en repensant la temporalité même de l'édition, en se positionnant sur les types de lecture et d'intermédiations numériques (hyperliens, annotations, multimedia, et cetera) qui donnent sens à la publication des travaux, et en s'inscrivant dans une approche formelle de *knowledge management* pour penser la transmission dans la durée. Bref, si les *digital humanities* ne sont pas qu'un slogan, au même titre que le pas important franchi par la mise en place de *Retro Seals* comme silo documentaire, ne saurait constituer un aboutissement pour la mise en valeur du travail scientifique, l'avenir de *traverse* se joue moins dans la reconfiguration du projet intellectuel formulé dès le début de l'entreprise, que dans l'ajustement de ce modèle aux opportunités qu'offre le monde numérique pour organiser les formes et les rythmes de la transmission publique des recherches.

Annexe: *Les membres du comité de rédaction de «traverse», 1994–2013*

Membre	Date entrée	Date sortie
Asmussen Tina	2012	
Behr Andreas	2012	
Bott Sandra	2007	2012
Busset Thomas	1997	2000
Carron Damien	2005	2011
Chiquet Simone	1994	2001
Crousaz Karine	2007	
David Thomas	1994	2005
Forclaz Bertrand	2011	
Germann Urs	2002	2011
Gigase Marc	2012	
Guex Sébastien	1994	2008
Herrmann Irène	2001	2005
Hildbrand Thomas	1994	2001
Hürlimann Gisela	2007	
Hürlimann Katja	2000	
Joye-Cagnard Frédéric	2005	2011
Jucker Michael	2004	
König Mario	1994	
Krämer Daniel	2011	
Lafontant Vallotton Chantal	1994	2004
Leimgruber Matthieu	2011	
Ludi Regula	1994	1996
Lüthi Barbara	2005	2011
Matter Sonja	2013	
Mazbouri Malik	2004	
Meier Marietta	1996	2005
Milliet Jacqueline	1995	2000
Muller Philippe	2005	2007
Müller Thomas Ch.	1995	2006
Nellen Stefan	2009	
Nienhaus Agnes	2002	2009
Perrenoud Marc	1994	2000
Rathmann-Lutz Anja	2010	
Römer Jonas	1999	2006
Sardet Frédéric	1994	2005
Saxer Daniela	2006	
Schaufelbuehl Janick M.	2005	2012

Annexe: *Les membres du comité de rédaction de «traverse», 1994–2013 (continué)*

Membre	Date entrée	Date sortie
Schiedt Hans-Ueli	1994	
Schnyder Burghartz Albert	1994	2001
Schubert Yan	2007	
Schumacher Beatrice	1994	2005
Steinbrecher Aline	2006	
Stubenvoll Marianne	1994	1995
Trisconi Michela	1995	2000
van Dongen Luc	1997	2000
Willimann Andrea	2006	2012

Notes

1 Voir sous http://www.aeres-evaluation.fr/Publications/Methodologie-de-l-evaluation/Listes-de-revues-SHS-de-l-AERES.
2 Sans préjuger des liens pouvant unir la rédaction actuelle à celle de la RSH, en 2013, il faut relever que la présidente du *Beirat* de la RSH était membre du comité de *traverse*. Un statut inimaginable en 1994.
3 Enrico Natale, «infoclio.ch – le portail professionnel des sciences historiques en Suisse», *Arbido* 3 (2011), 35–38.
4 François Vallotton, «Retour sur une institution du champ historique helvétique. La Revue suisse d'histoire (1950–2000)», *traverse* 1 (2006), 159.
5 Beatrice Schumacher, «Mehr als ein Dutzend Köpfe – eine Zeitschrift. ‹Traverse›. Zeitschrift für Geschichte. Revue d'histoire», *Revue suisse d'histoire* 4 (2000), 476.
6 Comme le précise la convention: «Bis 2003 trugen die Herausgeberschaft [la rédaction] und der Verlag das Projekt auch finanziell: die Herausgeberschaft durch unentgeltliche Arbeit, der Verlag durch Deckung der alljährlichen Defizite.»